



Le projet multiple des (enseignants)-chercheurs d'aujourd'hui: entre exigence personnelle, dépendance financière, et excellence formelle

Maxime Pauwels

► To cite this version:

Maxime Pauwels. Le projet multiple des (enseignants)-chercheurs d'aujourd'hui: entre exigence personnelle, dépendance financière, et excellence formelle. *Natures Sciences Sociétés*, 2019, 27 (3), pp.350-356. <10.1051/nss/2019047>. <hal-02118761>

HAL Id: hal-02118761

<https://hal.science/hal-02118761v1>

Submitted on 3 May 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons CC BY 4.0 - Attribution - International License

Le projet multiple des (enseignants)-chercheurs d'aujourd'hui: entre exigence personnelle, dépendance financière, et excellence formelle

The multiple project of today's scientists: among personal requirements, financial dependence, and formal excellence

Maxime Pauwels, enseignant-chercheur en écologie évolutive

Université de Lille, CNRS, UMR 8198 – Unité Evolution-Ecologie-Paléontologie, F-59000 Lille, France

Auteur correspondant: Maxime Pauwels, maxime.pauwels@univ-lille1.fr

Nombre de signes: 28464

Résumé

Pour les (enseignants)-chercheurs et leurs instituts de rattachement, le concept de projet est omniprésent depuis que le Conseil européen a encouragé, en élaborant la stratégie de Lisbonne, le financement de la recherche sur projet. Il est pourtant bien rare de discuter ce que l'on entend par projet. Trois définitions non exclusives sont proposées. Le projet peut être qualifié "essentiel" lorsqu'il traduit l'exigence associée à la démarche scientifique par son porteur. Il peut être "aspirant", lorsqu'il est construit dans l'espoir d'obtenir des gratifications, souvent financières. Il peut être "coopétiteur", lorsqu'il vise à satisfaire aux critères d'excellence de procédures d'évaluation. Ces projets pourraient co-exister au sein d'un projet "multiple" s'ils n'étaient pas à l'origine de perspectives antagonistes générant des conflits intérieurs. Dans ce cas, il faudrait les hiérarchiser, voir en éliminer certains, totalement ou partiellement. Les choix effectués pourraient influencer sur la qualité des connaissances scientifiques produites, et sur le rôle joué par ces connaissances dans les débats de société.

Abstract

The concept of "project", that usually implicitly refers to "scientific project", has spread invasively in everyday life of academic scientific research. This noticeably started in 2000, after the European Council has promoted, through the Lisbon strategy, the allocation of research funds on a competitive basis, for example opening calls for project proposals and providing financial support to top-ranked ones only. Nevertheless, project proponents rarely question what a project actually is. Here, three non-exclusive definitions of the concept are proposed. First, a scientific project can be "essential", when it corresponds to the way scientists consider how science works in theory and satisfies personal methodological requirements. Second, a scientific project can be "striving", when it is specifically formatted to fit project selection criteria, for example of open calls and funding programs, and in order to outcompete rival proposals. Third, a scientific project can be "coopetitive", when it is a mean to boost personal carrier in an evaluation context mostly based on quantitative scientific production. Theoretically, it can be expected that today's scientists manage a "multiple"

project that would combine various objectives corresponding to these types of project. However, the coexistence of potentially antagonist objectives (*e. g.* quality versus quantity) could raise internal conflicts. Then, regaining personal balance could require to selectively drop some objectives. Depending on those that are maintained, the quality of future science works may be impacted, so as the role that science could play in societal debates.

Mots-clés

Recherche, gouvernance, méthode scientifique, financement sur projet, coopération

Research policy, science method, project funding, evaluation, competition

Le concept de projet anime actuellement l'un des plus camouflé buzzword (Bensaude-Vincen B, 2013) de la recherche académique. Non content d'absorber régulièrement l'attention de ses acteurs, il gît parmi leurs plus profondes obsessions. Chercheurs et enseignants-chercheurs, mais aussi, en amont d'eux, tous ceux qui les administrent et, en aval d'eux, jusqu'aux étudiants qui aspirent à intégrer le monde actif de la science, tous, récurremment, volontairement ou sous la contraire, définissent, redéfissent, écrivent, réécrivent, soumettent, resoumettent, coordonnent, administrent, valorisent, etc., leur(s) projet(s). Pour autant, sont-ce des projets scientifiques? Et d'ailleurs, qu'est-ce qu'un projet scientifique?

Voilà une question paradoxalement peu discutée... par les scientifiques eux-mêmes. Car il en va autrement aux frontières de leur communauté. En effet, depuis le Conseil européen de mars 2000, l'élaboration de la stratégie de Lisbonne et la réflexion concomitante sur l'économie de la connaissance, de nouvelles conceptions du projet scientifique, associées au développement de la recherche sur contrat, nourries d'intentions politiques, rivalisent avec d'autres, plus traditionnelles, moins délibérées.

Proposer de nouvelles conceptions, c'est potentiellement modifier le quotidien de la science. Car la définition du concept de projet scientifique peut être performative dans sa capacité à déterminer les modalités d'exercice de la science. En effet, re-définir ce qu'est un projet scientifique, n'est-ce pas aussi re-considérer pour()quoi, comment, on mène ses activités scientifiques? Motivé par cette question, le présent article propose de discerner trois conceptions du projet (du) scientifique, non exclusives mais répondant à des objectifs distincts, en essayant d'y associer un comportement. Il conclut sur la possibilité de

coexistence de ces trois conceptions et sur les conséquences possibles de leurs interférences sur le devenir de la recherche scientifique.

Le projet scientifique essentiel

Une compréhension commune du concept de projet scientifique essentiel pourrait appeler pour l'illustrer les exemples des ambitions d'illustres scientifiques qui ont marqué l'Histoire occidentale. Les objectifs copernicien, darwinien ou freudien de comprendre, par l'analyse critique des observations et/ou résultats d'expérience, la place de l'Homme dans l'univers, le monde vivant et son évolution, ou la maîtrise de soi étaient sans aucun doute des projets scientifiques. Ces projets, comme d'autres, moins emblématiques mais menés avec une discipline comparable, consubstantiels aux existences de leurs porteurs, les ont animés d'une volonté que d'aucun n'hésiterait pas à considérer comme alimentée par une croyance, sinon religieuse, au moins métaphysique, dans la primauté de la démarche scientifique. Celle qui refoule les *a priori* de toutes sortes derrière une exigence méthodologique, faite de doute constructif, d'observations matérialistes et de rationalité rigoureuse (Lecointre G, 2018). Ceci jusqu'à valoir parfois à ces exaltés hérauts la résistance de la majorité (visible) de leurs contemporains, défenseurs de visions plus valorisantes, plus confortables, plus faciles, pour eux-mêmes du moins, du monde. A l'extrême, des projets scientifiques ont pu conditionner et déterminer, parfois tragiquement, l'existence des scientifiques qui les incarnaient.

Cette volonté anime toujours aujourd'hui les étudiants et (enseignants-)chercheurs qui considèrent que la connaissance n'a de valeurs que lorsqu'elle est évolutive, issue d'une démarche exigeante qui, loin de craindre la réalité des faits observables, s'y confrontent pour mieux les intégrer. C'est d'ailleurs encore accompagnés de cette volonté que l'on présente parfois les scientifiques aux enfants, pour leur donner le goût des sciences, ou qu'on les représente dans les fictions littéraires ou cinématographiques (Stengers, 2013).

Dans l'idéal, cette volonté s'accompagne de la défense d'une science libre, indépendante, apolitique. Pour autant, bien que possiblement pénétrée de fantasme, elle ne réduit en rien le scientifique au scientiste. S'imposer la rigueur intellectuelle associée à la démarche scientifique d'une part et, d'autre part, considérer que les résultats scientifiques participent seuls à l'actuelle compréhension du monde, qu'ils pourvoiront immanquablement des progrès techniques requis pour le délivrer de toute limite, toute menace, durable, ou qu'ils guideront en maître les choix politiques futurs, sont des positions dissociables. Tout scientifique du XXI^e siècle a pu prendre acte, à la lecture de l'histoire récente, des insuffisances et

détournements potentiels des avancées scientifiques. Comprend que si la science est un idéal, la pratique de la science n'est qu'un effort vers cet idéal. En conséquence, être scientifique, malgré la prétention inhérente aux ambitions associées, c'est désormais aussi comprendre que si la science accumule avec méthode les connaissances qui pourront orienter les choix politiques, ses limites lui interdisent d'effectuer ces choix. C'est admettre, plus humblement, que la connaissance scientifique évoluera plus paisiblement en interactions, dans la discussion plutôt que dans la confrontation, avec d'autres formes d'appréhension du monde.

Le projet scientifique aspirant

À tous les niveaux de l'organisation actuelle de la recherche scientifique, un autre concept de projet scientifique montre une vitalité envahissante. Il se répand, comme un leitmotiv, avec une périodicité circadienne, lorsqu'il s'agit, au quotidien, de gérer administrativement ses projets; avec une périodicité annuelle, lorsqu'il s'agit, à dates quasi-fixes au fil des saisons, d'épier, de compiler, de s'adapter et de répondre aux multiples "appels à projets" (AAP); avec une périodicité pluriannuelle, lorsqu'il s'agit, lors de candidatures ou d'évaluations, d'exposer aux évaluateurs ses projets actuels et futurs, associant, à l'évidence, qualité, faisabilité, et applicabilité. Ce concept-là n'a pas que les chercheurs pour hôte, mais aussi leurs laboratoires, leurs établissements, voire leurs gouvernements. C'est celui du projet scientifique aspirant, notamment à être financé, sur contrat.

En mars 2000, à Lisbonne, parmi les multiples propositions avancées lors du conseil européen pour faire de l'Union Européenne "l'économie de la connaissance la plus compétitive et la plus dynamique du monde", il est proposé d'encourager le financement de projets sur contrat plutôt qu'à travers des budgets récurrents. Cela se traduit notamment en 2007 par l'institution du Conseil Européen de la Recherche (acronyme "CER" inconnu, car inusité, étouffé par sa version anglaise "ERC" pour European Research Council) qui "a pour mission d'encourager la recherche de la plus haute qualité en Europe grâce à un financement concurrentiel"¹, c'est-à-dire via des AAP auquel répondent les "chercheurs". "L'objectif est d'identifier les meilleures idées, et de retenir les 'meilleurs cerveaux' en Europe", et de leur accorder des bourses sur plusieurs années. L'"excellence scientifique", évaluées par des pairs, est présentée comme le seul critère de sélection, même si on lit parfois que l'innovation ("groundbreaking nature") et l'ambition sont aussi souhaitables.

¹ <https://erc.europa.eu/about-erc/fr>

En France, depuis 2005, ce nouveau mode de pilotage de la recherche se traduit, notamment, par la création de l'Agence Nationale pour la Recherche (ANR). L'ANR a depuis " pour mission la mise en œuvre du financement de la recherche sur projets en France"² et ouvre régulièrement des AAP auxquels peuvent candidater, sous leur nom et rattachés à une institution, des (enseignants-)chercheurs réhaussés "coordinateurs", pour demander le financement de leur projet aspirant, seuls ou en collaboration avec des "partenaires" selon les formules. Conséquence: il n'y a plus que peu, s'il en reste, de projets scientifiques d'envergure qui puissent être menés par leurs porteurs sans projet aspirant supporté par un ou des organismes financeurs. Corollaire: les activités de recherches scientifiques ne sont plus que de plus en plus marginalement financées sur des budgets récurrents, subsidiaires.

Suit, en 2007, l'autonomisation des universités, c'est-à-dire la possibilité donnée aux universités de gérer "elles-mêmes leurs ressources humaines et la masse salariale qui va avec", "par une loi qui a changé le visage des universités et la compétitivité des territoires"³. Elles deviennent alors susceptibles de répondre à des AAP. Aujourd'hui, les laboratoires et leurs institutions comptent en effet aussi le succès de leurs candidatures aux AAP pour l'obtention de contrats auprès d'organismes, publiques ou privés, qui offrent de financer des projets sélectionnés. C'est le cas par exemple dans le cadre du Programme Investissements d'Avenir (PIA)⁴, initié en 2010 par l'Etat français, qui proposait dans sa première phase (PIA1, 2010-2012) de distinguer, pour les soutenir financièrement, des projets aspirant soumis par les laboratoires et universités. Les lauréats sont aussi auréolés de labels, évidemment d'"excellence" (chaire, laboratoire (Labex), équipement (Equipex), initiatives (Idex) d'excellence). Même si le vocabulaire évolue, la logique comme les objectifs sont maintenus dans les phases 2 (PIA 2, 2013-2016) et 3 (PIA3, 2017-): "encourager la recherche et l'innovation et faire basculer la France dans la société de la connaissance", "retrouver le chemin d'une croissance forte et durable".

Multiplient les voix chagrines, individuelles ou collectives, qui ont pu se lever pour regretter le coût, en unités de temps consacré, et donc économique, que peut représenter, antérieurement, l'élaboration d'une candidature et, postérieurement, pour les lauréats, les charges administratives consécutives à son succès. Toutes aussi audibles sont celles qui soulignent la nécessaire mise en compétition que génèrent les offres proposées, ou le

² <http://www.agence-nationale-recherche.fr/missions-et-organisation/missions/>

³ <http://www.enseignementsup-recherche.gouv.fr/pid24841/guide-pratique-autonomie-des-universites.html>

⁴ <http://www.enseignementsup-recherche.gouv.fr/cid55892/comprendre-le-programme-investissements-d-avenir.html>

discriminant procédé, qui implique par principe l'élection de quelques-uns, et l'éviction de tous les autres. Plus sourdes semblent être celles qui s'interrogent sur les conséquences plus profondes sur les modes d'élaboration des projets de recherche.

Les AAP de recherche sont pour la plupart publiés avec une liste d'axes prioritaires dans l'orientation desquels les projets candidats devront se placer s'ils veulent espérer être lauréats. En parallèle de la publication de ses AAP, l'ANR publie par exemple un plan d'action⁵ en cohérence avec " l'Agenda stratégique pour la recherche, le transfert et l'innovation « France Europe 2020 », lui-même élaboré en cohérence avec le programme cadre européen « Horizon 2020 ». Elle reprend ainsi neuf grands défis sociétaux, déclinés jusqu'à l'abtrus⁶ en 47 (!) axes thématiques prioritaires, parmi lesquels l'ANR demande explicitement aux projets aspirant à être financés de s'insérer. Ces axes, définis politiquement, doivent aussi circonscrire une recherche favorable au redressement (économique) de la France. Un tel contrôle des thématiques de recherche supportées représente l'avènement du "capitalisme cognitif" ou de l'"économie de la connaissance", promu par l'Union Européenne dans la déclaration de Lisbonne, qui considère que la production de savoir est un pilier du développement économique... et doit donc suivre des orientations politiquement déterminées. Le succès aux AAP comprend aussi parfois des contraintes structurelles: à l'échelle des universités, le regroupement, et notamment la "fusion" des établissements à l'échelle régionale, est une condition *sine qua non* d'accéder au podium des Idex, malgré les conséquences constatées (inévitables quand la motivation est extrinsèque?) sur les conditions de travail (Gérard, 2016).

Outre qu'il n'appartient plus aux chercheurs de définir leur projet de recherche, cette dépendance politique contraint les projets de recherches lauréats (et *a fortiori*, l'essaim jusqu'à dix fois plus considérable des projets soumis) à une convergence vers les préoccupations politiques de l'époque. Par exemple, aujourd'hui, quelle que soit la discipline de recherche concernée, dans un contexte où les états de l'UE s'engagent officiellement à financer la lutte contre le changement climatique, difficile de ne pas associer aux propositions de projets le mot clé "Climate Change" (in english please). Au prix parfois d'un effort de contorsionniste, voire d'avilissement ou de prostitution (Stengers, 2013), pour conformer ses projets aux attentes des financeurs, quand cela n'aboutit pas tout simplement à une réorientation

⁵ <http://www.agence-nationale-recherche.fr/financer-votre-projet/plan-d-action-2018/>

⁶ Pour comprendre le risque de glissement vers l'absurde lié à la définition déconnectée des plans d'action, parcourir le site de l'Agence Nationale de l'Excellence Scientifique: <http://excellagence.fr/>

substantielle des thématiques de recherches, nonobstant l'expérience accumulée par les aspirants dans leurs travaux de recherche précédents, sur d'autres voies.

Enfin, si le financement de la recherche sur projet entraîne une canalisation des thématiques de recherches qui peuvent être abordées, il aboutit aussi à une standardisation des projets élaborés. Sur la durée tout d'abord, car un projet aspirant bien construit doit annoncer le temps nécessaire à sa réalisation. Durée nécessairement courte, car les financements obtenus ne sont le plus généralement disponibles que pour quelques années, au-delà desquels ils seront perdus. Sur le niveau d'audace, ensuite. Car le projet aspirant doit annoncer les résultats qui seront obtenus, dans quels délais et donc dans quel ordre (cette prescience obligée interroge sur le succès médiatique récent du concept antagoniste de sérendipité (Catellin, 2014), qui célèbre l'inattendu en science). Plutôt que des résultats, les projets aspirant annoncent, dans un vocabulaire formaté, des "délivrables", usant ainsi d'un anglicisme adjectif promu nom commun, qui implique quasi-subliminalement que ces résultats-délivrables seront rendus disponibles (soit!) pour pouvoir être valorisés et participer au développement économique.

Le projet scientifique coopétiteur

Le développement de la recherche sur projet n'est que la dimension formelle du processus de marchandisation de la recherche scientifique. En parallèle, mais non sans relation, car c'est devenu aussi un élément majeur dans l'appréciation des projets aspirants soumis aux AAP, on a pu voir, dans les deux décennies précédentes, se développer, comme viralemment, des outils nouveaux d'évaluation des chercheurs, et de leurs laboratoires ou institutions.

Les outils d'évaluation sont multiples. Mais s'ils peuvent être réduits à quelques-uns, c'est parce que leurs logiques reposent fortement sur un nombre limité d'indicateurs. Avec une famille d'indicateurs prépondérante, tous bibliométriques. Ces indicateurs sont calculés à partir de données relatives aux publications scientifiques, en focalisant sur les articles publiés dans des journaux à comité de lecture, et excluant la littérature grise ou toute forme de publication adressée au grand public.

Le plus brut de ces indicateurs est le facteur d'impact du journal dans lequel sont publiés les travaux. Pour les journaux qui peuvent se targuer d'en posséder un, le facteur d'impact (FI) est calculé comme la moyenne des citations des articles publiés au cours des deux années précédentes. Développé à l'origine pour quantifier la réputation d'une revue, il est aujourd'hui

utilisé, non sans critique (Gingras, 2014), pour évaluer qualitativement la production du chercheur.

Derrière ce dévoiement s'embusquent trois apories. La première est que le publiant n'est pas le publieur: comment un outil développé pour classer des journaux permet-il d'apprécier ses contributeurs? La seconde est qu'une moyenne n'informe pas sur la distribution des contributions particulières des différents auteurs au succès du journal: dans un journal à fort FI une majorité d'articles peut n'être que peu citée. La troisième est que la quantité n'est pas la qualité: un article peut être très cité parce que très critiquable, ou un autre peu cité parce que novateur et mal compris. Un autre indicateur, plus proche de l'évalué, est son nombre de publications, mais il ne tient compte ni de sa contribution à la publication lorsque la liste des auteurs s'allonge (jusqu'à plusieurs centaines parfois), ni (ici non plus) de la qualité du contenu des publications. Certains indicateurs bibliométriques se veulent plus synthétiques, comme l'indice de Hirsch (ou indice h), qui indique par (enseignant-)chercheur le nombre d'articles publiés ayant obtenu le même nombre de citations. Enfin, d'autres indicateurs semblent s'inspirer de la bibliométrie pour produire à travers un calcul savant, mais sibyllin, un score qui permet à l'évalué de se / d'être classé parmi ces pairs. C'est le cas du RG score produit par le réseau social ResearGate, le « Facebook des scientifiques » spams compris (Fagot, 2017). Ici encore, le calcul de l'indicateur ne nécessite pas de s'intéresser au contenu des publications.

On peut comprendre cette exploitation de la bibliométrie par les tenants d'une gestion managériale de la recherche scientifique, qui considèrent que la motivation, et donc l'investissement et *in fine* (surtout) la productivité de l'(enseignant-)chercheur, se dope par l'injection facilitée et régulière d'indices de performances individuels, stimulant la poursuite d'un palmarès supérieur à ceux de ses semblables (Bruno, 2008). Car l'évaluation s'accompagne en effet toujours de comparaisons, qui sourdent du classement des "scores" obtenus par les évalués, dans la distribution des valeurs obtenues par leurs pairs. On s'étonne encore, pourtant, connaissant le manque de rigueur qui permet cette méthodologie, que nombre des (enseignants-)chercheurs, à qui on aime attribuer une forte exigence intellectuelle, se soumettent et intègrent la primauté des indicateurs bibliométriques dans l'évaluation. Car en effet, publier dans un journal à haut FI devient pour beaucoup un objectif majeur. Accumuler les publications, quitte à les multiplier à l'excès à partir d'une même étude, au risque de partitionner artificiellement les données acquises, une stratégie efficace.

Cette réorientation des objectifs de carrière vers la performance quantitative pourraient rester anodine si elle s'effectuait sans ingénuité, bien qu'avec cynisme, gardée par la conscience qu'il ne s'agit que d'une conformation superficielle aux demandes des instances évaluatrices. Mais le doute est permis. Car ce sont les (enseignants-)chercheurs eux-mêmes qui bien souvent évaluent les (enseignants-)chercheurs. Que ce soit formellement, en participant par exemple aux sessions du Conseil National des Universités (CNU⁷), aux comités de sélection lors de concours de recrutement, ou aux comités d'évaluation des Haut Conseil de l'évaluation de la recherche et de l'enseignement supérieur (Hceres⁸), ou informellement, dans les discussions de couloirs, au laboratoire, ou en congrès, ou à la pause-café. Et le jugement sur les pairs est souvent d'abord orienté par le bilan bibliométrique demandé dans leur Curriculum Vitae. Publier "beaucoup" dans les "gros" journaux est le superpouvoir des héros modernes de la recherche scientifique. Et c'est presque inconsciemment que l'auto-évaluation suit la même logique, jusqu'à la manie tant l'imprégnation peut être forte dans un environnement qui semble suivre unanimement une même idéologie. Publier de nouveaux articles ne devient alors plus tant le moyen de faire connaître ses nouvelles découvertes qu'une forme d'accumulation de capitaux, transformant la valorisation de la recherche scientifique en source d'enrichissement personnel.

(Se) donner pour horizon des bornes bibliométriques n'est, finalement, pas sans conséquence sur la pratique de la recherche. Car pour bien publier, il faut publier neuf et vite. Publier neuf, idéalement sur des sujets à fort potentiel médiatique, c'est publier sur un sujet sur lequel personne n'a jamais travaillé, et dans une relative discrétion pour que personne ne l'apprenne, et ne s'y mette. Publier vite, c'est travailler sur un sujet rentabilisable à court terme. Et, dans l'éventualité où d'autres travailleraient sur un même sujet, c'est aussi être le premier à publier sur une thématique, au risque sinon de voir l'intérêt des journaux chuter, ainsi, conséquemment, que le FI des journaux qui restent susceptibles d'accueillir une publication. Le climat est donc désormais à la compétition, car lorsque l'on veut être le meilleur, l'autre devient nécessairement un concurrent. Entrer dans la compétition lorsque que l'on souhaite parallèlement construire des projets à soumettre aux AAP, qui se doivent d'être collaboratifs, peut paraître paradoxal. Car comment peut-on à la fois vouloir distancer ses pairs et faire équipe avec eux? Avec une logique cohérente: en les évaluant, en les sélectionnant avant d'en faire ses collaborateurs. En entrant dans la coopétition: la collaboration comme moyen pour la

⁷ <http://www.cpcnu.fr/>

⁸ <http://www.hceres.fr/>

compétition. Voilà l'objectif ultime des outils développés. Le principe dominant dans la mêlée actuelle de scientifiques-gladiateurs jetés dans l'arène par quelques décideurs, sur les conseils des quelques théoriciens du management, et dont seuls quelques-uns, les excellents, sortiront, saufs mais matés, enduits d'un succès maintenant dans l'ombre la faillite de tous les autres.

Vers un projet multiple en tension

Les trois concepts de projet évoqués (essentiel, aspirant, coopétiteur), en dépit de leurs différences, ne sont pas nécessairement exclusifs. Des interactions sont même facilement concevables. Un projet essentiel motiverait par exemple la construction d'un projet aspirant qui, réciproquement, s'il était lauréat, permettrait, à court ou moyen terme, sa mise en œuvre concrète. On prétend aussi que l'effort de construction du projet aspirant imposerait une réflexion bénéfique à la conduite du projet essentiel. C'est ainsi que, dans cet esprit, l'ERC assure ne pas vouloir orienter les thématiques de recherches à travers ses AAP. Par ailleurs, le projet aspirant (lauréat) pourrait alimenter un projet coopétiteur, qui requiert la construction d'un palmarès incluant le(s) succès aux AAP. L'ERC, toujours, est par exemple soucieux de mesurer l'impact de ses bourses sur l'évolution des carrières. Enfin, dans la mesure où, à tort ou à raison, les grandes avancées scientifiques sont presque toujours associées à une personne, parfois deux, plus rarement trois, etc., le projet coopétiteur pourrait, dans certaines conditions, fournir la source d'énergie requise pour atteindre les niveaux de rigueur et d'endurance nécessaires à la réalisation d'un projet essentiel. On pourrait donc s'attendre aujourd'hui à voir cohabiter au sein d'un même (enseignant-)chercheur les différents types de projets.

Il s'agirait alors pour elle/lui de devoir gérer intimement un projet global que l'on peut dire "multiple", comme on parle de personnalité multiple. Cela impliquerait de suivre, vers l'horizon de ce projet multiple, sur le long terme de la carrière professionnelle, voire du parcours personnel (car la lisière entre les deux est souvent perméable), une trajectoire finalement unique mais qui puisse englober et articuler, avec des dynamiques variables, des aspirations multiples, idiosyncrasiques ou circonstancielles, assumées ou subies, en fonction du type de projet auxquelles elles correspondent. Ces aspirations consubstantielles incluraient des plus prosaïques, vénales et égotiques, lorsqu'il faut, par exemple, comme le contexte structurel demande à le faire, convaincre financeurs et autres évaluateurs de la valeur de ses projets ou de soi-même, aux plus ambitieuses, transcendantes et altruistes, lorsqu'il faut, par

exemple, comme des convictions scientifiques le motiveraient, convaincre de la valeur de la connaissance scientifique acquise ou à acquérir.

Cependant, il est peu probable que les trois types de projets coexistent également, ni même équitablement, à hauteur des investissements qu'ils requerraient respectivement, à la conscience, sinon l'inconscience, de l'(enseignant-)chercheur. D'abord, parce que nul n'est capable d'assumer des tâches nouvelles, comme celles associées dernièrement aux projets aspirant et coopétitifs, à l'infini, sans réduire le volume des efforts consentis auparavant à celles qui préexistaient. Il faudrait s'attendre alors à des choix. Ensuite, parce la situation est déséquilibrée: les encouragements à l'excellence par les autorités portent essentiellement sur une réussite envisagée quantitativement en termes d'articles publiés et de projets aspirant financés, plutôt que sur la qualité des résultats scientifiques obtenus, dont on discute finalement assez peu la portée. Il faudrait s'attendre alors naturellement à l'émergence des stratégies opportunistes priorisant ce qui, dans ces circonstances, est rapidement valorisant. Enfin, et c'est peut-être le plus insurmontable, sans même devoir classer moralement les objectifs liés aux trois types de projet, il est à craindre qu'ils soient si hétérogènes que les unir dans un même être puisse être à l'origine de troubles, voire de conflits, intérieurs. Ceux-ci ont d'ailleurs déjà été évoqués dans divers documents qui, soit, rétrospectivement, témoignent de la dégradation des conditions de travail dans les laboratoires à la suite des évolutions récentes du pilotage de la recherche (COMETS, 2004a; COMETS, 2004b; Jacq A, 2016), soit, par anticipation, propose de guider étudiants et (enseignants)-chercheurs afin qu'ils sachent se satisfaire des conditions actuelles d'exercice de la recherche scientifique (Snieder et Schneider, 2016). Il faudrait s'attendre, alors, aux développements de mécanismes de résistance psychologique, amenant à l'exclusion de certains objectifs, pour retrouver plus d'homogénéité et de sérénité.

Conclusion

L'ambition fondamentale de la science est de produire des connaissances universelles, dont la construction ne doit pas dépendre de la culture ou des opinions personnelles des contributeurs. L'objectivisation des savoirs s'effectue notamment à trois conditions: l'indépendance de la démarche scientifique, la validation des résultats et de leurs interprétations par des collectifs de scientifiques plutôt que par des individus, la confirmation des résultats par la répétition des expériences menées pour les obtenir (Lecointre G, 2018). Le poids récemment augmenté des considérations politiques dans l'orientation des projets de recherches, la dépendance

financière, les conséquences néfastes de la compétition, comme de la coopétition, sur la capacité des chercheurs à contribuer aux travaux de leurs pairs, ou à les juger librement, comme la recherche de rapidité et de nouveauté dans l'acquisition, voire l'accumulation, de résultats nuisent à ces conditions. Le risque est de voir se développer une science domestiquée, dont l'évolution est contrôlée par des considérations politiques et dont les résultats doivent être exploitables sur le court terme, ou d'une mauvaise science, dont les travaux seront par exemple bien publiés au regard de critères bibliométriques, mais au détriment de la rigueur et de la prise de distance qui devraient les accompagner⁹. Cela ne peut que nuire au rôle du discours scientifique dans les débats de société, actuellement nombreux, qui requièrent une culture scientifique pour être correctement menés. Dans un monde complexe, dont la direction irénique nécessite de pouvoir s'appuyer sur des connaissances objectives, en tout cas acquises sans autre objectif qu'elles-mêmes, sans conflit d'intérêt, cette évolution est à regretter.

Références

Bensaude-Vincen B., 2013, Le bourdonnement des technosciences. Réflexions sur quelques buzzwords, *Alliage*, 72, 23-29, <http://revel.unice.fr/alliage/index.html?id=4153>.

Bruno I., 2008, *À vos marques®, prêts... cherchez! La stratégie européenne de Lisbonne, vers un marché de la recherche*, Paris, Éditions du Croquant.

Catellin S., 2014, *Sérendipité : Du conte au concept*, Paris, Seuil.

COMité d'ETHique du CNRS (COMETS), 2014a, Problèmes éthiques pour les métiers de la recherche publique en mutation, <http://www.cnrs.fr/comets/spip.php?article95>.

COMité d'ETHique du CNRS (COMETS), 2014b, La politique de l'excellence en recherche, <http://www.cnrs.fr/comets/spip.php?article99>.

Fagot V., 2017, ResearchGate, le succès discret du « Facebook des scientifiques », M PIXELS – Chroniques des (r)évolutions numériques, https://www.lemonde.fr/pixels/article/2017/03/04/researchgate-le-succes-discret-du-facebook-des-scientifiques_5089202_4408996.html.

Gérard C., 2016, Aix-Marseille, laboratoire de la fusion des universités - La loterie des appels à projets, *Le Monde Diplomatique*, 750, 21-22, <https://www.monde-diplomatique.fr/2016/09/GERAND/56207>

Gingras Y., 2014, *Les dérives de l'évaluation de la recherche - Du bon usage de la bibliométrie*, Paris, Raison d'Agir.

Jacq A., 2016, Les nouveaux modes de pilotage de la recherche : Quels effets ? : Le séminaire 2014-2015 du centre d'Alembert de l'Université Paris-Sud, *Natures Sciences Sociétés*. 24, 4, 371-378, DOI : 10.1051/nss/2017002.

Lecointre G., 2018 [1^{re} édition 2012], *Les sciences face aux créationnismes. Ré-expliciter le contrat méthodologique des chercheurs*, Versailles, Quae.

Smaldino P. E., McElreath R., 2016, The natural selection of bad science. *Royal Society Open Science*, 3, 160384, DOI: 10.1098/rsos.160384.

Snieder R., Schneider J., 2016, *The joy of science: Seven principles for scientists seeking happiness, harmony, and success*, Cambridge, Cambridge University Press.

Stengers I., 2013, *Une autre science est possible!*, La Découverte, Paris.